

■ Quelques citations des adoptants au sujet de leur chienne

Des adoptants satisfaits...

- « Elle avait toutes les qualités ; elle était vraiment à part ».
- « Elle est marrante, vraiment mignonne ; c'est le bonheur qui est entré dans la maison. Vous avez vraiment bien vu, niveau personnalité : c'est la petite bête idéale. J'ai tout fait pour qu'elle s'épanouisse car je sais qu'elle a eu un passé difficile. Je l'aime profondément, je trouve qu'elle le mérite, c'est normal ».
- « On est tellement heureux de l'avoir, et elle a l'air tellement heureuse ».
- « Le chien idéal: elle est câline, douce, ne fait pas de dégât. La malpropreté n'est juste qu'un point négatif ».
- « C'est formidable de rééduquer un chien ».
- « Elle était extraordinaire ».
- « C'est une chienne très équilibrée, très saine bien qu'elle ait vécu en retrait de beaucoup de choses jusqu'à son adoption. C'était déjà un super chien quand je l'ai prise, mais alors là c'est encore plus un super chien. Tout de suite j'ai voulu l'habituer à ma vie quotidienne, je lui ai montré plein de choses très vite mais sans la brusquer ».
- « On est tombé sur la chienne presque idéale. Je m'étais préparée à en baver plus: propreté, relations avec nos autres chiens,... mais non ! Aucun problème ! ».
- « Nous avons été très agréablement surpris par son comportement, pour un chien ayant vécu en cage: elle est gentille, elle n'aboie pas. On voit qu'elle veut bien faire ».
- « Adopter ces chiens qui ont servi pour la recherche médicale, c'est vraiment que du bonheur ! Il faut aussi faire comprendre aux gens qu'ils ne sont pas maltraités, il ne faut pas exagérer non plus ! Par contre je pense qu'ils ne sont pas assez socialisés; nous c'est ce qu'on a ressenti. On espère qu'elle vive le plus longtemps possible car ce n'est que du bonheur ».
- « Elle n'a aucun défaut ! La malpropreté ? Alors ça, tant pis!!! Et puis les accidents se produisent de moins en moins souvent, alors ça va ! ».
- « Le jour où nous sommes venus pour l'adoption, elle a mis ses pattes sur mes genoux : ça a été le début d'une histoire d'amour. Je ne la donnerais pour rien au monde ; je ne sais pas comment je ferais si elle disparaissait ! ».
- « Notre petite Roxanne, quand on commence à en parler on ne peut plus s'arrêter ; on est tous fous d'elle ! ».
- « Ce genre d'adoption, c'est à faire ! ».

...d'autres moins !

- « *Je n'ai pas du tout été déçue de cette adoption, mais je n'ai pas repris de beagle car j'ai été trop malheureuse lors du décès de ma chienne, lorsqu'elle a fugué ; j'avais peur que ça recommence* ».
- « *C'est un chien très différent de ceux que j'ai eu avant ; elle lui a fallu 1 mois et demi avant de courir! Je me suis donnée beaucoup de mal* ».
- « *C'est une chienne assez exclusive, donc il est difficile de la faire garder car elle fuit pour nous retrouver, ce qui est source de problème* ».
- « *Je voulais un chien adulte pensant que serait plus simple mais au contraire: un chiot aurait été préférable ; j'aime beaucoup Elfie, je suis ravie de l'avoir, mais je regrette un peu cette adoption car c'est difficile. Nous ne le referons pas* ».
- « *Elle dort trop, elle n'est pas assez vive. Et elle n'est pas assez démonstrative ; elle n'initie jamais le contact, ce que je déplore énormément* ».
- « *Je suis très déçue par ma chienne : elle m'évite, quitte la pièce quand j'arrive, alors qu'au contraire elle aime tout le monde : mes enfants, petits-enfants ! Et même les gens qu'elle ne connaît pas, elle va au devant d'eux ! Je n'ai pas réussi à créer de lien avec elle, c'est l'incompréhension. Je la garde pour mes petits-enfants, car ils sont attachés à elle et réciproquement, mais sinon je la ramènerais au laboratoire* ».
- « *Elle me donnait l'impression d'être un chien sans âme. Nous n'avons pas réussi à créer de lien avec elle, elle n'était pas réceptive. Nous n'avons pas vraiment été déçus par la chienne en elle-même, mais par comparaison avec les autres chiens que nous avons eu...C'était un chien particulier, elle n'avait pas un comportement de chien normal* ».
- « *Nous n'avons pas réussi à créer de lien avec elle, elle vivait en parallèle de nous. Il n'y avait aucune dimension affective. Pour l'approcher, il fallait d'abord lui demander de s'asseoir, sinon elle partait* ».

III. Discussion

La réhabilitation d'animaux de laboratoire se développe mais très peu d'études dressant un bilan de cette pratique ont été publiées. Le manque de recul et la variabilité des espèces décrites dans les quelques études décrites dans la bibliographie (chats, furets, rats) rendent globalement difficile la comparaison de nos résultats avec les études antérieures.

Concernant le panel interrogé, le pourcentage d'adoptants contactés varie selon les études, de 48% (HARMS et STOSKOPF (2007), 23 furets) à 63% (DIGANGI *et al.* (2006), 458 chats) et 66% (BARTHE (2010), 20 chats, 24 chiens et 16 rats), et jusqu'à 88% (AKE (1996), 59 chiens). Notre étude, quant à elle, a été menée auprès de 58% des adoptants, représentant un grand nombre d'animaux (108 chiens). Si HARMS et STOSKOPF (2007) rapportaient des difficultés pour retrouver les adoptants, nous déplorons davantage le manque de temps pour tous les contacter et les interroger. En effet, nous n'avons contacté que 79%

des adoptants (soit 144 sur un total de 183 personnes ayant adopté une plusieurs chiennes entre 2002 et 2010) et avons eu le temps de n'en interroger que 105 sur 113. D'autre part, nous avons contacté de préférence ceux dont nous avons l'adresse courriel, ce qui induit un léger biais dans l'échantillonnage. Nous avons néanmoins essayé de répartir les adoptants contactés, notamment concernant le délai écoulé entre l'adoption et l'entretien téléphonique. Les adoptants ont été interrogés à des moments très différents de la période post-adoption (de 1 mois à 7,5 ans), avec un délai moyen est de 2,8 ans \pm 0,2. Cela nous a permis d'une part d'obtenir des informations assez précises concernant la période suivant immédiatement l'adoption (avec le temps, les autres adoptants peuvent avoir oublié certains éléments) et d'autre part, d'envisager l'évolution dont sont capables les chiennes au fil du temps. Une étude ultérieure est prévue pour contacter et interroger les autres adoptants.

Cela étant, même si l'échantillon n'est pas parfait, il nous a quand même permis de nous faire une idée assez précise des difficultés que les adoptants et leurs chiennes ont pu rencontrer, et de ce qui, au contraire, s'est bien passé.

Notre enquête a été menée par téléphone, mode de collecte de données susceptible de biaiser les résultats. En effet, toutes les personnes, quel que soit leur degré d'expérience avec les chiens, n'ont pas les mêmes facilités pour décrire correctement leur comportement (TAMI et GALLAGHER, 2009). D'autre part, chaque chienne n'était pas évaluée par une personne objective et unique mais par son adoptant, qui est attaché à elle. Le risque était donc qu'il insiste davantage sur les aspects positifs que sur les aspects négatifs. Néanmoins, l'objectif de notre étude étant de déterminer si finalement les personnes étaient satisfaites par ce genre d'adoption, connaître l'avis de l'adoptant, aussi subjectif soit-il, répondait à cet objectif. On pourrait toute fois envisager, pour une prochaine étude, de faire évaluer chaque chienne par un comportementaliste.

Par ailleurs, même si des adoptants nous ont rapporté avoir eu des difficultés avec leur chienne, il faut garder à l'esprit que d'autres ont pu hésiter à rapporter ces problèmes, d'autant plus s'il s'agissait de les rapporter au laboratoire qui leur avait confié l'animal. Une enquête téléphonique menée par une structure indépendante du laboratoire aurait peut-être conduit à des résultats un peu différents. Enfin, on peut envisager que les adoptants ayant rencontré peu de problèmes avec leur chienne aient plus volontiers participé à l'étude que ceux pour qui l'adoption avait été plus difficile, induisant ainsi un biais supplémentaire.

Cette étude, en dépit des biais cités précédemment, représente un premier bilan intéressant du programme d'adoption, qui nous permettra de l'améliorer à l'avenir

Concernant la situation des chiennes, nous avons voulu savoir si les adoptants étaient toujours en possession de leur chienne au moment de l'enquête téléphonique. En effet, même si le fait que l'animal soit toujours dans le foyer d'origine ne soit pas forcément considéré comme un indice de réussite de l'adoption (MOULTON, cité par DIGANGI *et al.* (2006), nous pensons quant à nous qu'il reflète au moins en partie la satisfaction de l'adoptant concernant son animal, et la force du lien qui a pu se créer entre eux. Pour DIGANGI *et al.* (2006), un bon taux de « rétention » confirme que l'adoption des animaux de laboratoire est une bonne alternative à l'euthanasie. Au moment de l'enquête, 87% des chiennes étaient toujours chez leur adoptant initial. Ce résultat diffère peu de ceux publiés dans les études similaires (91% pour DIGANGI *et al.* (2006) et 83% pour AKE (1996)). Ce taux, satisfaisant, doit être relativisé. En effet, parmi les adoptants qui n'ont pas donné suite à notre demande (21%), certains ne l'ont peut être pas fait car ils s'étaient séparés de la chienne et ne souhaitaient pas le faire savoir. Cela étant, ces résultats sont encourageants et incitent à personnaliser encore davantage l'adoption (choix de la chienne, conseils).

Parmi les adoptants qui ont participé à l'étude et qui s'étaient séparés de leur chienne (6 adoptants sur 108, soit 5,5%), la moitié d'entre eux (3 adoptants) l'avait fait volontairement, en raison de problèmes liés à la chienne elle-même (respectivement : malpropreté et peur, pas tout à fait propre, pas adaptée à la vie en ville car pas de notion du danger). De plus, sur ces 3 adoptants, 2 estimaient ne s'être qu'à « moitié » séparés de la chienne puisqu'ils l'avaient confiée à leur parents, qu'ils continuaient de la voir régulièrement (tous les week-ends pour l'un d'eux) et qu'ils avaient gardé de bons contacts avec elle (les chiennes les reconnaissaient, leur faisaient la fête ; un des adoptants la promenait à chaque visite) ; l'un des deux adoptants précisait d'ailleurs qu'il considérait que la chienne était toujours à lui.

Concernant l'expérience des adoptants avec les chiens, une grande majorité d'entre eux n'avaient jamais eu de chien auparavant (77%). BARTHE (2010) rapporte que plus de 80% de ses adoptants de chiens en avaient déjà possédé au moins un par le passé, DIGANGI *et al.* (2006) rapportent que 82% de leurs adoptants de chats en avaient déjà eu un, et HARMS et STOSKOPF (2007) ont préférentiellement confié leurs furets à des gens expérimentés.

Nous n'avons pas cherché à établir de lien éventuel entre la réussite de l'adoption d'un animal de laboratoire et les expériences précédentes de son adoptant avec d'autres animaux de la même espèce, mais il aurait pu être intéressant de le faire. Car, d'après KIDD *et al.* (1992) et MARINELLI *et al.* (2007), les personnes qui ont déjà eu un animal de compagnie s'attachent plus à leur nouveau protégé que ceux qui n'en ont jamais eu avant. Toutefois, les auteurs ne précisent pas si cela est vrai quelle que soit l'espèce de l'animal nouvellement adopté ou s'il doit être de la même espèce que le précédent. Le fait d'avoir déjà eu un chien peut aider l'adoptant à mieux appréhender une chienne de laboratoire si celle-ci a certains troubles du comportement de type anxiété, car il sera plus sûr de lui. Ou au contraire, la comparaison avec ses chiens précédents le rendra-t-elle peut-être moins tolérant à l'égard des difficultés que peut rencontrer la chienne pour s'adapter ?

Nous avons ensuite cherché à analyser les relations que les chiennes entretenaient avec leurs congénères, les autres animaux et l'homme.

Concernant les relations des chiennes avec les autres animaux, la grande majorité des chiennes (87%) s'entendent très bien avec les animaux de leur entourage, qu'il s'agisse de congénères ou non. Ces résultats sont semblables à ceux de BARTHE (2010), qui explique cela par le fait que les chiens de laboratoire ayant l'habitude de vivre en groupe, ils sont plus enclins à s'entendre avec les animaux de compagnie de la famille d'accueil.

Les autres chiennes de notre étude (13%) sont soit indifférentes aux animaux de leur entourage (7 chiennes) soit effrayées (2 chiennes), et dans tous ces cas là, l'animal en question n'était pas de la même espèce : il s'agissait le plus souvent d'un chat, mais aussi parfois d'un lapin ou d'un cochon d'inde.

Il n'y a pas, dans la littérature, d'autres données concernant des chiens adoptés, sur ce sujet. Les seules informations disponibles concernent les chats ou les furets, or ceux-ci ont des comportements très différents des chiens. Néanmoins, dans leur étude sur l'adoption de furets de laboratoire, HARMS et STOSKOPF (2007) rapportaient des comportements agressifs envers les autres animaux du foyer. Les descriptions des adoptants concernés allaient de « il faut le surveiller » à « il terrorise les autres animaux du foyer ». De même, DIGANGI *et al.* (2006) rapportaient que 4 chats avaient été ramenés par leurs adoptants sous prétexte qu'ils ne s'entendaient pas avec l'autre animal de compagnie. Ceci étant, comme dit précédemment, ces données ne sont pas vraiment comparables aux nôtres puisqu'il s'agissait d'espèces différentes et que le chat, par exemple, n'est pas un animal social, contrairement au chien.

Lorsqu'elles rencontraient des chiens qu'elles ne connaissaient pas, les chiennes manifestaient de l'enthousiasme (43%) ou de l'indifférence (40%) tandis qu'une minorité

montrait des signes de peur. D'après TAMI et GALLAGHER (2009), la peur, l'indifférence et l'attitude amicale manifestées par les chiens sont les comportements que les gens identifient le mieux. Il est donc probable que les adoptants de notre enquête aient bien interprété ces comportements. D'autre part, 17% des chiennes qui avaient peur des autres chiens au début de leur adoption avaient un peu progressé depuis ; 4 d'entre elles avaient été emmenées aux cours d'éducation canine pour vaincre leur peur et les adoptants étaient assez satisfaits du résultat.

Ces résultats nous montrent donc que les chiennes de l'étude n'avaient globalement pas de problème relationnel avec les autres animaux, encore moins avec les chiens et notamment ceux qu'elles connaissaient. Cette bonne entente avec les congénères est aussi constatée par BARTHE (2010), pour 83% des chiens de son étude. Elle n'est pas surprenante puisque les chiennes ont vécu en groupe jusqu'à leur adoption. Elles étaient donc bien socialisées envers leurs congénères. A ce propos, il est intéressant de préciser que plusieurs adoptants (8) ont rapporté une nette préférence de la part de leur chienne pour les chiens de race Beagle ou ceux qui leur ressemblent de par leur morphologie et leur robe (chien Basset Artésien Normand, par exemple). Deux adoptants précisait même que les Beagles étaient les seuls chiens dont leur chienne n'avait pas peur ! BEDOSSA et VOLLE (2004) expliquent à ce sujet que c'est au cours des premiers mois de sa vie que le chiot doit se familiariser avec les autres types de chiens (gabarit, longueur du poil, port d'oreilles, postures,...) afin de ne pas être effrayé plus tard par des chiens qu'il ne reconnaîtrait pas. Il n'est donc pas surprenant que nos chiennes, qui n'ont vécu qu'entre Beagles jusqu'à leur adoption à l'âge adulte, expriment une préférence pour les individus de cette race dont elles connaissent parfaitement le « langage ».

Pour que l'adoption soit réussie, il est indispensable qu'un lien suffisamment fort se soit créé entre la chienne et son adoptant. Nous avons alors cherché à connaître les relations que les adoptants entretenaient avec leur chienne au quotidien et la place qu'elles occupaient dans leur vie.

DIGANGI *et al.* (2006) rapportent que 17% des adoptants qui avaient ramené le chat au laboratoire s'en étaient séparés parce qu'ils déplorait un lien trop faible ou inexistant. Dans notre étude, 4 adoptants seulement se plaignaient de n'avoir pu développer de lien avec leur chienne. Parmi ceux-là, un adoptant avait ramené la chienne au laboratoire, un l'avait gardée parce que ses petits-enfants avaient quant à eux créé un lien fort avec la chienne, et les 2 autres chiennes avaient fugué. Dans tous les cas, ce sont les chiennes qui ont été rendues responsables de l'échec. Or au contraire, MARINELLI *et al.* (2007) ont montré que l'attachement du maître à son chien dépendait seulement du maître, qu'il en était le membre fondateur. D'où l'importance de bien choisir l'adoptant

Afin d'avoir une idée du milieu dans lequel les chiennes évoluaient aujourd'hui, nous nous sommes intéressés à leur cadre de vie.

MARINELLI *et al.* (2007) rapportent que plus le lieu de vie du chien est spacieux, moins les adoptants portent d'attention à leur chien : il n'est pas souvent promené et a peu d'interactions sociales avec ses congénères ou avec des personnes inconnues. Au contraire, 92% des adoptants de notre étude qui avaient un jardin ou une cour sortaient quand même régulièrement leur chienne à l'extérieur.

Dans notre étude, si la plupart des chiennes restaient seules à la maison la journée (59%), c'est parce que leurs adoptants travaillaient. En revanche, dès qu'ils en avaient la possibilité, la majorité d'entre eux (59%) prenaient la chienne avec eux pour aller faire des courses, une promenade, rendre visite à des amis ou encore partir en vacances. De plus, 92% des adoptants qui avaient un jardin promenaient tout de même régulièrement (1 fois par jour au moins, pour

83% d'entre eux) leur chienne à l'extérieur de la propriété. Ces résultats montrent que les adoptants passent du temps avec leur chienne et qu'ils les ont intégrées à leur quotidien. Dix-huit adoptants ont même fait l'effort de se rendre régulièrement à des cours d'éducation canine. Cela prouve qu'ils s'investissent dans cette relation et travaillent à son amélioration, en dépit des contraintes éventuelles que cela implique.

NEIDHARDT et BOYD (2002) ont montré que la relation entre un adoptant et son chien n'était pas seulement révélée par le temps qu'il passait avec l'animal mais aussi par le lieu où dormait l'animal. Nous avons donc posé la question à nos adoptants et tous ont rapporté que leur chienne dormait à l'intérieur de la maison. De plus, 42% des chiennes étaient autorisées à monter sur le canapé et 35% sur le lit. Il était intéressant de noter que, dans certains cas, les adoptants confiaient avoir mis eux-mêmes la chienne sur le canapé ou le lit afin qu'elle soit plus proche d'eux et qu'elle s'habitue plus facilement à eux. D'autres expliquaient avoir d'abord interdit puis finalement autorisé à la chienne l'accès au lit ou au canapé car elle avait l'air triste, ou encore parce que c'était à cet endroit qu'elle avait l'air de se sentir le mieux.

Nous avons également pensé que le fait de donner des friandises à la chienne était un bon indicateur de l'intérêt que l'adoptant lui portait. Aussi ont-ils été interrogés sur ce point : 80% d'entre eux donnaient des friandises à leur chienne, parfois même pendant qu'ils étaient à table. Si la plupart lui en donnaient sans occasion particulière, juste pour lui faire plaisir ou pour lui faire découvrir des aliments nouveaux, certains adoptants donnaient des friandises uniquement pour récompenser la chienne. Et parmi les quelques adoptants qui ne donnaient pas de friandise à leur chienne, la plupart le faisaient pour la santé de la chienne (pour lutter contre le surpoids de la chienne ovariectomisée et de race Beagle, de surcroît, les troubles digestifs ou encore les calculs urinaires).

Les petites attentions au quotidien et le temps passé avec la chienne sont pour nous révélateurs de l'affection que les adoptants portent à leur chienne. Certains précisait d'ailleurs qu'ils la considéraient comme un membre de la famille, qu'ils ne s'imaginaient plus sans elle, que c'était le « bonheur qui était entré dans la maison ».

Concernant le comportement de la chienne à leur égard, la majorité des adoptants semblaient satisfaits de ses marques d'affection : 88% des chiennes étaient décrites comme étant câlines, 81% initiaient les interactions avec l'adoptant et 89% étaient démonstratives. Pourtant, de nombreux adoptants ont rapporté qu'au début de l'adoption, leur chienne était timide et semblait même avoir peur d'eux. Environ 85% des chiennes n'interagissaient pas avec leur adoptant, au départ. Certaines s'étaient réfugiées dans un coin (placard, salle de bain,...) et ne voulaient plus en bouger. Une chienne a même refusé de rentrer à l'intérieur de la maison durant un mois, préférant rester dehors. Mais dans la majorité des cas, l'évolution s'est faite dans le sens d'une amélioration : 67% des chiennes sont devenues plus câlines et 60% sont devenues plus démonstratives vis-à-vis de leur adoptant. Cette évolution a été soit progressive soit soudaine. Dans l'étude de BARTHE (2010), 57% des adoptants rapportaient que la grande différence entre leur actuel chien de laboratoire et les chiens qu'ils avaient eu précédemment se manifestait dans leur comportement envers l'homme : ils le trouvaient plus craintif et moins habitué aux contacts avec l'homme.

ARKOW (cité par KIDD *et al.* (1997)) explique que lorsque le lien ne s'est pas créé entre un animal et son adoptant, c'est parce que les attentes de ce dernier n'ont pas été complètement satisfaites ou alors qu'elles n'étaient pas réalistes. DIGANGI *et al.* (2006) rapportent que 12% des adoptants de leur étude avaient été surpris par le chat qu'ils avaient

adopté ; parmi eux, la moitié l'avait trouvé plus affectueux que ce à quoi ils s'attendaient tandis que l'autre moitié s'attendait au contraire à un chat plus affectueux.

De notre côté, parmi les 80% d'adoptants qui disaient avoir été surpris par la chienne, 12% d'entre eux l'avaient trouvée étonnamment gentille, aimante, affectueuse et câline. Au moment de l'adoption, les nouveaux adoptants avaient été prévenus que la chienne allait avoir besoin de temps pour se familiariser à eux, et que, contrairement à ses congénères d'âge adulte que l'on pouvait adopter en refuge, elle n'avait jamais vécu dans une famille et n'avait jamais expérimenté la vie d'animal de compagnie. Grâce aux témoignages de précédents adoptants, nous avons pu au fil des adoptions affiner notre discours et donner aux nouveaux adoptants quelques exemples de ce à quoi ils devaient s'attendre, et les conseiller quant à l'attitude à adopter. Nous avons aussi rassuré les adoptants qui s'inquiétaient de savoir si une chienne déjà adulte s'attacherait quand même à eux. En effet, MARINELLI *et al.* (2007) ont montré que l'âge de l'animal à l'adoption n'influçait pas le lien affectif qui l'unissait à son adoptant, et les résultats de notre étude abondent dans ce sens.

Si les chiennes sont capables de se familiariser et de s'attacher à leur adoptant, elles sont également capables de s'attacher aux autres membres de leur entourage : alors que 48% des chiennes en avaient peur au début, 83% d'entre elles étaient aujourd'hui très à l'aise avec les personnes de l'entourage. Par contre, il semblerait que les chiennes éprouvent plus de difficultés envers les personnes qu'elles ne connaissent pas : seules 32% des chiennes avaient une attitude avenante et assurée à l'encontre de personnes qu'elles n'avaient jamais vues, tandis que les autres étaient indifférentes ou craintives. Ces résultats montrent que la plupart des chiennes ne sont pas d'emblée à l'aise avec les gens et qu'elles ont souvent besoin d'un temps d'adaptation. D'ailleurs, la majorité des adoptants rapportaient une évolution favorable du comportement de leur chienne envers leur entourage (71%) et les personnes qui venaient à la maison (56%), mais pas envers les personnes inconnues (79% ne montraient aucune amélioration sur ce point là).

D'autre part, 12 à 15% des chiennes avaient encore peur des gens qui venaient à la maison et celles qui avaient encore peur des inconnus rencontrés dehors.

Il est probable que ces craintes trouvent une explication dans le passé des chiennes, non pas d'un traumatisme consécutif à leur séjour au laboratoire, où elles auraient subi des traitements douloureux, des mauvais traitements, mais de son développement lors de ses premiers mois de vie. En effet, dans notre expérience, des chiennes venant d'un même élevage, qu'elles soient adoptées directement (reproductrices réformées ou chiennes produites en excès par l'élevage) ou après avoir passé 2 ans en laboratoire pharmaceutique avant d'arriver chez nous, avaient les mêmes réactions. Il est donc plus probable que, avant leur adoption, les chiennes n'aient simplement pas été habituées à voir beaucoup de personnes différentes. D'ailleurs, plusieurs adoptants ont noté que leur chienne avait plus particulièrement peur des personnes de sexe masculin. Nous ne savons pas ce qu'il en était dans leur élevage d'origine, mais au laboratoire les chiennes étaient presque exclusivement au contact de femmes. Or les hommes et les femmes diffèrent par leur apparence, leur gestuelle, leur manière de s'exprimer,... Si les chiens n'ont pas été confrontés à tous les types d'humains (homme, femme, de toutes ethnies, mais aussi grand, barbu, portant un parapluie, un chapeau,...) étant chiots, lorsqu'ils sont adultes ces rencontres inattendues provoquent chez eux de la peur (WEISS, 2002 ; BEDOSSA et VOLLE, 2004). Dans le cas de nos chiennes, la peur liée à un manque de stimulation semble être l'hypothèse à privilégier. Elle semble aussi valable pour expliquer la peur que manifestaient plusieurs chiennes vis-à-vis des enfants, et notamment de ceux qu'elles ne connaissaient pas : si 11% des chiennes avaient encore aujourd'hui peur des enfants de leur entourage, le double avaient peur des enfants

qu'elles ne connaissaient pas. Et dans tous les cas, aucune amélioration n'était observée pour 70% des chiennes.

WEISS (2002) explique que les peurs liées au manque de stimulation pendant la période de socialisation du chien sont difficiles à traiter. PAGEAT (1999) regroupe ces peurs sous le nom de « syndrome de privation sensorielle », tandis que BEDOSSA et VOLLE (2004) parlent eux de syndrome de « déprivation ».

Concernant les enfants, précisons quand même que la grande majorité des chiennes (67%) avaient des interactions positives avec les enfants de leur entourage : elles recherchaient leur compagnie, jouaient avec, leur « faisaient la fête »,... D'ailleurs, les adoptants qui avaient des enfants ne rapportaient aucun problème sur ce point, même si certains avaient pu décrire une chienne un peu sur la réserve au début. Les adoptants étaient unanimement ravis du bon caractère de la chienne et de l'entente mutuelle entre les enfants et elle.

Nous pensons que cette réussite est en grande partie due au fait que l'on a proposé aux adoptants des chiennes qui nous semblaient correspondre au mieux à leur mode de vie et à leurs attentes. Les chiennes qui étaient déjà très craintives au laboratoire n'avaient pas été proposées aux familles qui avaient des enfants, dans l'intérêt de la chienne et de celui de ses adoptants. En effet, l'environnement risquait d'être beaucoup trop stressant pour la chienne (enfants bruyants, brusques, qui s'élancent vers la chienne, la caressent bien qu'elle soit dans son panier et montre des signes d'inquiétude). De plus, les membres de la famille risquaient d'être déçus si la chienne avait peur d'eux. Le risque était aussi celui d'agression par peur. Ces agressions se produisent quand un chien a peur et qu'il se sent acculé, sans possibilité de fuir la personne qui veut l'approcher ou le toucher. Dans ce cas, le chien qui a peur n'a plus qu'un moyen pour se défendre : d'abord grogner ou aboyer pour éloigner la personne qu'il considère comme une menace, puis la mordre si celle-ci insiste malgré ses tentatives de mise à distance (WEISS, 2002). Dans notre étude, les adoptants rapportaient peu d'agressions commises par les chiennes (15 agressions). Il a été demandé à ces quelques adoptants concernés de décrire le contexte dans lequel ce comportement était apparu, et de décrire la séquence d'agression. Cela nous a permis de constater qu'il s'agissait dans presque tous les cas d'agressions par peur : la personne sur laquelle la chienne avait grogné ou mordu essayait de la caresser ou de l'attraper sans tenir compte des tentatives de la chienne pour se soustraire à cette étreinte (fuite, réfugiée dans un coin ou dans son panier). Ces agressions ont eu lieu au début de l'adoption et concernaient pour moitié des adultes et pour moitié des enfants inconnus. Mais cela ne s'est jamais produit envers un enfant de la famille d'adoption.

Nous avons ensuite cherché à savoir si les chiennes présentaient des troubles du comportement quant à la prise alimentaire et la propreté, et si elles souffraient d'anxiété de séparation, ou encore de peur.

Concernant la prise alimentaire, une proportion non négligeable de chiennes (37%) a refusé de manger au cours des jours suivant l'adoption, au grand désarroi des adoptants. Ce jeûne ne durait en général que 2 ou 3 jours, mais il est arrivé que des chiennes restent une semaine sans manger. Par ailleurs, plus de la moitié des adoptants ont rapporté que la chienne avait l'air anxieuse lorsqu'elle mangeait, qu'elle regardait autour d'elle, qu'elle sortait ses croquettes de la gamelle pour aller les manger plus loin, voire qu'elle ne mangeait qu'en leur absence. Les études semblables à la nôtre ne décrivent rien à ce propos. Seule BARTHE (2010) mentionne l'« impossibilité à manger dans une gamelle », sans donner plus de précision. On sait en revanche qu'en meute, les individus soumis mangent très rapidement et en l'absence du dominant (BEDOSSA et VOLLE, 2004). Nos chiennes ne connaissent rien de la vie de chien

de compagnie, elles se comportaient comme elles l'avaient toujours fait (manger en l'absence du dominant, le plus vite possible), habituées à la vie en meute.

Concernant le jeûne des premiers jours, nous pensons qu'il était plus le reflet d'une anxiété causée par le brusque changement de milieu. Cela étant, il faut toujours bien préciser aux adoptants qu'un chien en bonne santé ne se laisse pas mourir de faim (BEDOSSA et VOLLE, 2004) et que la chienne finira par manger d'elle-même. Car à trop plaindre la chienne et à vouloir faire le maximum pour la mettre à l'aise, les adoptants risquent de lui donner des prérogatives de dominant (accès à la nourriture à volonté, nourrie à la main, à table, observée pendant qu'elle mange,...) et créer une situation dans laquelle la chienne ne serait pas à sa place dans la hiérarchie familiale. Car si la majorité des adoptants trouvaient leur chienne étonnamment soumise, un petit nombre d'entre eux a rapporté des tentatives de revendication de la part de la chienne (par exemple, une des chiennes commençait à grogner quand son adoptant voulait la faire descendre du canapé). Ce sont des animaux réformés de laboratoire, certes, mais ils n'en restent pas moins des chiens ; aussi faut-il respecter les principes d'éducation préconisés pour tout chien.

Concernant l'apprentissage de la propreté, les résultats montrent que, pour la plupart des chiennes, cela n'a pas posé problème. En effet, 88% des chiennes étaient propres au moment de l'enquête, et pour 80% d'entre elles, les adoptants ont dit qu'elles avaient été propres immédiatement ou rapidement. Au contraire, AKE (1996) rapportait le long délai d'apprentissage de la propreté comme étant le problème majeur cité par ses adoptants, et dans l'étude de BARTHE (2010), la malpropreté était rapportée comme étant l'un des principaux problèmes pour 44% des adoptants de chiens. Pourtant, les chiennes de notre étude n'avaient pas été entraînées à la propreté durant leur séjour au laboratoire. Nous avons seulement tâché de conseiller au mieux les adoptants quant à la façon d'apprendre à la chienne à être propre : multiplier les sorties, notamment après les repas, la féliciter lorsqu'elle fait ses besoins dehors, la réprimander lorsqu'elle les fait à l'intérieur seulement si on la prend sur le fait, pas de réprimande *a posteriori*.

Le problème qui s'est posé assez souvent au début des adoptions était que les chiennes avaient peur de l'extérieur (bruits de la circulation, passants) et qu'elles ne faisaient leurs besoins qu'une fois rentrées à la maison, là où elles se sentaient en sécurité. BEDOSSA et VOLLE (2004) décrivent très bien ce phénomène chez les chiens qui ont grandi dans un milieu pauvre en stimulations : lorsqu'ils se trouvent dans un milieu trop riche en stimuli pour eux, la peur les inhibe et ils ne sont alors plus capables d'explorer et de choisir un lieu d'élimination où se soulager tranquillement. Les auteurs recommandent dans ce cas de ne pas réprimander le chien au risque de le rendre encore plus anxieux.

Concernant l'évaluation de la propreté des chiennes, nous avons constaté qu'elle dépendait beaucoup de l'adoptant. Cela s'illustre d'ailleurs à la question sur la fréquence à laquelle se produisaient les « accidents » de propreté : 6 adoptants rapportaient qu'ils étaient permanents. Ce qui semble paradoxal pour un « accident ». Mais pour autant, ces mêmes adoptants considéraient que leur chienne était propre. Au contraire, des adoptants considéraient que la chienne n'était pas propre car elle ne réclamait pas à sortir pour faire ses besoins et que c'étaient à eux de penser à lui ouvrir la porte.

Il était donc difficile d'évaluer précisément la propreté des chiennes. Toutefois, même si ces résultats ne donnent pas une appréciation objective de la propreté des chiennes, ils nous donnent la perception qu'en ont les adoptants, et c'est finalement le plus important puisque c'est un des éléments qui conditionnent le succès ou non d'une adoption.

Nous avons ensuite voulu savoir si les chiennes souffraient d'anxiété de séparation. L'anxiété de séparation est un trouble du comportement qui est la conséquence d'un attachement excessif du chien à son propriétaire et qui se manifeste par des destructions, des vocalises et des troubles de l'élimination en l'absence du propriétaire (PAGEAT, 1999 ; WEISS, 2002). Ce problème se rencontre souvent chez les jeunes chiens, et c'est d'ailleurs la première cause d'euthanasie ou d'abandon des chiens âgés de 6 à 8 mois (PAGEAT, 1999). Si PAGEAT met en cause le comportement des maîtres dans la genèse de ce trouble, WEISS (2002) quant à lui considère qu'il s'agit d'une incapacité du chiot à s'adapter à une situation anxiogène. Chez les chiens adoptés à l'âge adulte, WELLS et HEPPER (2000) ont montré que les chiens provenant d'un refuge étaient particulièrement sujets à l'anxiété de séparation. Ils pensent qu'elle est la conséquence d'un attachement excessif du chien pour son nouvel adoptant, résultant lui-même de la rupture de sa relation avec son maître précédent. Aussi, nos chiennes avaient peu de « raisons » de souffrir de ce trouble.

Dans notre étude, plusieurs adoptants rapportaient des destructions ou d'autres anomalies comportementales en leur absence (vocalises, déjections). Ces comportements étaient fortement évocateurs d'anxiété de séparation, surtout chez une chienne qui, en parallèle, montrait d'autres signes associés à ce trouble décrits par WEISS (2002) : comportements de fête et d'accueil exagérément démonstratifs, chienne suivant partout ses propriétaires, ne pouvant pas dormir seule dans une pièce... Toutefois, cela ne concernait qu'une minorité de chiennes (10%), et parmi les chiennes qui avaient présenté ces troubles au début de leur adoption, la moitié ne les manifestait plus au moment de l'enquête téléphonique. De plus, pour la plupart des adoptants, il s'agissait de destructions minimales (une paire de chaussures ramenée dans le panier, une épingle à linge « mâchouillée ») et non systématiques qu'ils ne considéraient pas vraiment comme un problème.

On peut conclure ainsi que la majorité des chiennes ne souffraient pas d'anxiété de séparation, mais que ce trouble peut se développer, ou en tout cas se manifester, même chez des chiens adoptés adultes et n'ayant eu jusque là aucune expérience de la vie d'animal de compagnie.

Le problème majeur rapporté par les adoptants est le caractère peureux des chiennes. En effet, 90% des adoptants expliquaient que leur chienne était peureuse au début de l'adoption, et 66% rapportaient qu'elle l'était encore au moment de l'enquête.

Ce sont les stimuli sonores (bruits de la circulation, cris, objets qui tombent au sol, tonnerre, pétards) et visuels (voiture ou vélo qui passent à proximité, mouvements brusques, personne qui s'approche d'elle rapidement ou qui a une allure singulière : port d'un casque, d'une valise) qui provoquaient des réactions de peur chez la plupart des chiennes. Comme nous l'avons déjà évoqué dans le paragraphe sur les relations des chiennes avec l'homme, c'est encore le syndrome de privation sensorielle décrit par PAGEAT (1999) qui s'exprime ici : les chiennes n'ayant pas été familiarisées à tous ces stimuli pendant la période de socialisation, ils les plongent aujourd'hui dans un état d'anxiété très prononcé souvent proche de la panique. L'inconvénient majeur pour les adoptants est que, dans ces situations, les chiennes cherchent à fuir à tout prix ce qui les effraye ; elles partent alors en courant sans que rien ne puisse les arrêter. D'ailleurs environ la moitié des chiennes qui avaient déjà fugué l'avaient fait par peur, selon leur adoptant, et pour trois d'entre elles, cette fugue avait été fatale (accident de la voie publique).

Afin de traiter cette anxiété, 10 chiennes ont reçu un traitement médical et la moitié des adoptants en avaient eu l'air satisfait.

Les publications disponibles sur l'adoption d'animaux de laboratoire font peu état du caractère peureux de leurs animaux. DIGANGI *et al.* (2006) rapportaient seulement qu'une

poignée d'adoptants considérait la timidité excessive de leur chat comme un problème de comportement, et AKE (1996) citait cette timidité parmi les comportements négatifs rapportés par les adoptants, sans que l'on sache vraiment quelle proportion d'animaux était concernée. Enfin, CARBONE (1997) rapporte que les animaux de laboratoire sont souvent décrits comme étant timides et hésitants par leurs adoptants. Mais pour tous ces auteurs, les problèmes de comportements se situent ailleurs (malpropreté et agressivité, principalement) et ne sont pas fréquemment observés. Seule l'étude de BARTHE (2010) rapporte ces peurs, qu'elle appelle « peurs primaire » ou néophobie, comme étant le problème majeur rencontré chez les chiens de laboratoire réhabilités. En effet, elles étaient rapportées par 63% des adoptants. Pour comparaison, l'étude de WELLS et HEPPEL (2000) sur les animaux de refuges montrait que la peur était le problème de comportement le plus souvent rapporté par les adoptants (53,4%). Les auteurs proposaient plusieurs causes à celle-là : une mauvaise expérience par le passé, mais aussi une prédisposition génétique ou encore une réponse inadaptée de la part des adoptants.

Dans notre étude, comme dans celle de BARTHE (2010), la peur était le problème de comportement majeur. Non seulement de par le nombre important de chiennes qui la manifestaient, mais aussi de par les inconvénients qui en découlaient pour les adoptants (ces chiennes devaient toujours être tenues en laisse, elles refusaient de faire leurs besoins dans la rue,...). Toutefois, si de nombreuses chiennes étaient encore décrites comme peureuses au moment de l'enquête téléphonique, les adoptants de 82% d'entre elles rapportaient une amélioration progressive, de modérée à très nette selon les chiennes. La majorité des adoptants (84%) rapportait d'ailleurs que leur chienne était complètement adaptée à sa nouvelle vie. Si, dans la plupart des cas, un temps d'adaptation était nécessaire, il variait nettement d'une chienne à l'autre : de quelques jours seulement à plusieurs semaines ou plusieurs mois.

En effet, la plupart des chiennes sont capables de s'habituer progressivement aux stimuli du quotidien. Dans un environnement qui leur est familier, la plupart sont très à l'aise et se comportent comme des chiens « normaux », mais dès qu'une nouveauté se présente (un meuble changé de place dans la maison suffit à en effrayer certaines), elles montrent des signes d'anxiété. D'ailleurs, deux adoptants ont rapporté une régression de leur chienne (anxiété et, certainement liée à cela, malpropreté) à la suite d'un déménagement. BARTHE (2010) a montré que les chiens avaient plus de mal que les chats et les rats à s'adapter à un nouvel environnement, puisqu'en moyenne leur période d'acclimatation était plus longue. L'auteur notait aussi que, dans l'ensemble, leurs problèmes de comportement étaient plus longs à résoudre.

Si, dans notre étude nous n'avons pas cherché à mettre en évidence de lien entre l'élevage d'origine des chiennes et certains aspects de leur comportement actuel, il faut pourtant envisager qu'il puisse exister une corrélation entre ces deux éléments. En effet, ce sont les premiers mois de vie qui sont décisifs pour la construction de la stabilité émotionnelle du chien (WEISS, 2002) ; c'est pendant la période de socialisation que l'animal doit être confronté à des stimuli variés afin de pouvoir, par la suite, les appréhender sereinement, et ne pas s'inquiéter de ce qu'il ne connaît pas. Or, c'est dans leur élevage d'origine que les chiennes ont vécu les premiers mois de leur vie. Comme nous l'avons vu précédemment, elles venaient de trois élevages différents. On sait que deux d'entre eux avaient une salle de jeux ou employaient des étudiants pour jouer avec les chiots, afin de les socialiser à l'homme. L'un de ces deux élevages « entraînait » même les chiennes à voyager en camion pour diminuer leur stress le jour du transport jusqu'au laboratoire. Il aurait été intéressant de voir si ces efforts se ressentaient aujourd'hui dans le comportement des chiennes. Cela permettrait d'envisager les

perspectives possibles pour améliorer la réhabilitation des animaux de laboratoire : considérer les efforts à faire en élevage qui pourraient influencer la capacité d'adaptation des chiennes, leur relation à l'homme et encore d'autres aspects de leur comportement. De même, ces considérations pourraient être faites concernant les laboratoires dans lesquels séjournent les chiennes avant leur adoption : rechercher par exemple si la durée de séjour au laboratoire influence certains paramètres comportementaux.

Concernant la satisfaction des adoptants, elle était importante à connaître car elle conditionne en grande partie la réussite d'une adoption ; à ce propos, les niveaux d'exigence et de tolérance sont très différents d'un adoptant à l'autre (CARBONE *et al.* 2003). L'exemple de HARMS et STOSKOPF (2007) le montre bien : parmi 3 furets qui mordaient fréquemment leur adoptant jusqu'au sang, 2 étaient malgré cela considérés comme de bons animaux de compagnie par leurs adoptants respectifs !

Dans notre étude, il a été demandé aux adoptants de donner une note globale de l'adoption afin d'évaluer leur satisfaction. Les résultats sont très bons puisqu'en moyenne les adoptants ont donné une note de 9/10. Ces résultats étaient aussi positifs dans les autres études publiées : AKE (1996) rapportait que 80% des adoptants considéraient que l'expérience avait été positive ; 85% d'entre eux recommandaient ce genre d'adoption, contre 77% dans l'étude de HARMS et STOSKOPF (2007). De même, 92% des adoptants de l'étude de BARTHE (2010) se déclaraient satisfaits de leur adoption.

Peut-être faut-il toutefois relativiser ces résultats en gardant à l'esprit que les adoptants ont pu être réticents à nous faire part de leur véritable sentiment. Cela étant, 12 adoptants de notre étude ont spontanément dit qu'ils seraient prêts à renouveler l'expérience, et 4 autres avaient déjà adopté une autre de nos chiennes.

La plupart des adoptants avouaient avoir été surpris par la chienne, pour diverses raisons, et c'est peut-être ce qui les a motivés à répondre lorsqu'il leur a été demandé de donner des conseils pour les futurs adoptants. Ils sont nombreux à avoir recommandé patience et compréhension envers les chiennes.

Certains adoptants s'inquiétaient de ce qu'avait pu subir leur chienne par le passé : plusieurs adoptants ont mis la crainte excessive des chiennes sur le compte de maltraitances passées. D'autres pensaient que si leur chienne n'aboyait pas, c'est parce qu'on lui avait coupé les cordes vocales ! Les adoptants qui rapportaient une prise alimentaire anxieuse ou de la coprophagie remettaient en cause le mode de vie en collectivité qu'avait connu la chienne auparavant et dans lequel elle aurait été opprimée, selon eux. Ces remarques de la part des adoptants pouvaient paraître un peu vexantes pour le laboratoire car injustes. Mais elles doivent surtout être prises comme une indication que les adoptants ont besoin d'être bien informés du passé de leur chienne ; il faut encore mieux communiquer sur ce sujet afin de les rassurer et d'éviter qu'ils portent de fausses accusations, même s'ils le font sans penser à mal. Cela va dans l'intérêt de tous : animaux, adoptants et laboratoires qui organisent ces adoptions.

Tout comme les auteurs des études publiées jusqu'ici, nous pouvons conclure des résultats obtenus que notre programme d'adoption est un succès. Néanmoins, nous nous sommes aussi penchés sur les adoptions s'étant conclues par un retour de l'animal au laboratoire afin de voir si l'on pouvait en tirer des enseignements et améliorer notre programme d'adoption.

Parmi les adoptants interrogés à l'occasion de l'enquête téléphonique, 6 s'étaient séparés de leur chienne. Ainsi, 5,5 % des chiennes de l'enquête téléphonique ont été données à un autre adoptant, contre 10% dans l'étude de AKE (1996). De plus, aucune de ces 108 chiennes n'a été ramenée au laboratoire, contrairement à DIGANGI *et al.* (2006) qui accusaient un taux de retour de 5%. Les motifs de séparation différaient un peu des autres publications : si l'on retrouvait des problèmes de malpropreté ou d'allergie de la part de l'adoptant, la plupart des adoptants évoquaient un décès de la personne responsable ou une incapacité physique de à s'occuper de la chienne. Ce n'étaient donc pas des problèmes de comportement qui avaient motivé la plupart de ces changements de propriétaires, tout comme dans l'étude de BARTHE (2010). Cela explique peut être d'ailleurs que les chiennes aient directement été données à un autre adoptant plutôt que d'avoir été ramenées au laboratoire.

Toutefois, il faut préciser que parmi les 108 chiennes de l'étude, 8 avaient déjà été adoptées une première fois, puis ramenées au laboratoire, avant d'être adoptées à nouveau par l'adoptant ayant participé à notre enquête. Toutes ces chiennes étaient donc encore avec leur second adoptant au moment de l'entretien téléphonique, même 6 ans après.

Pour ces chiennes, les motifs de retour au laboratoire étaient voisins de ceux rapportés par AKE (1996), WYRICK (1996) et DIGANGI *et al.* (2006) : malpropreté, trop agitée, allergie développée par l'adoptant ou divorce, et à ceux-là s'ajoutaient aussi des problèmes de timidité excessive (1 chienne) et de peur très prononcée (2 chiennes).

Contrairement à AKE (1996) qui n'acceptait pas le retour des chiens au laboratoire, nous encourageons les adoptants non satisfaits à ramener la chienne, comme le faisaient DIGANGI *et al.* (2006) pour leurs chats. Ces derniers rapportaient que 44% des chats ramenés l'avaient été au bout de plus d'un an. Dans notre cas, les chiennes avaient été ramenées en moyenne 7 mois après leur adoption, mais avec une forte variabilité (Min : 1 jour ; Max : 3,5 ans).

Si WYRICK (1996) préférait euthanasier ou intégrer les animaux ramenés par leur adoptant dans une étude expérimentale à l'issue fatale, nous pensons quant à nous, au vu du taux de réussite des adoptions lors de la seconde fois (n=9/10) qu'il faut laisser une autre chance à ces animaux. La décision de proposer à nouveau un animal à l'adoption après un échec doit être prise au cas par cas ; certains animaux sont peut-être effectivement incapables de s'adapter, et sont donc inadaptables. Mais nos résultats montrent que si un animal n'a pas convenu à un adoptant, il pourra faire le bonheur d'un autre. L'exemple de nos 8 chiennes le prouve et AKE (1996) rapporte aussi qu'un chien ayant été abandonné pour comportement agressif a ensuite été adopté par une autre famille qui le décrivait comme étant doux et gentil avec les enfants. Par ailleurs, il faut garder à l'esprit que les raisons invoquées par le propriétaire qui abandonne son animal ne sont pas forcément véridiques.

Il est évident que tous les animaux de laboratoire ne feront pas forcément de bons animaux de compagnie, de même que toutes les personnes ne feront pas forcément de bons adoptants. Comme l'expliquent CARBONE *et al.* (2003), nous ne pouvons parfaitement prédire si les couples chien-adoptants feront une heureuse combinaison ; il en est de même pour toute adoption d'animal, quelle que soit l'origine de celui-ci. Certains auteurs ont cherché à déterminer les caractéristiques des animaux et des adoptants qui pouvaient influencer la réussite d'une adoption, en étudiant les adoptions d'animaux de refuges (sexe et âge de l'animal, sexe et âge de l'adoptant, niveau d'éducation, adoptant propriétaire ou locataire de son habitation, expériences précédentes) mais les résultats se contredisent d'une étude à l'autre.

DIGANGI *et al.* (2006) suggèrent que les caractéristiques de la procédure d'adoption ont une importance quant à sa réussite. S'ils déplorent le manque de données disponibles à ce sujet, ils expliquent qu'une politique trop souple pourrait conduire à un faible taux de rétention des

animaux, tandis qu'une politique trop stricte risquerait de trop freiner les adoptions. C'est pourquoi la réalisation d'une étude rétrospective des programmes d'adoption comme le suggère CARBONE (1997) semble importante pour établir les lignes directrices des adoptions d'animaux de laboratoire. Car, pour le moment, les données disponibles concernent principalement les adoptions de chiots ou d'animaux de refuge. Or ces animaux sont différents des nôtres : les premiers sont plus jeunes, en plein développement donc encore assez malléables, et les seconds ont déjà connu la vie dans un foyer et gardent peut-être des traumatismes de leur expérience passée avec l'homme.